

— Il en serait peut-être encore temps, continua-t-elle sans regarder Pierre.

Celui-ci garda le silence. Il jouait avec la dragonne de son sabre, et le gland d'or tissé battait à coups inégaux le métal du fourreau.

Le silence se prolongeait ; la princesse, devenue soudain nerveuse, froissa légèrement le journal déplié sur la table.

— Eh bien ! fit-elle, voyant que Mourief ne parlerait pas.

— Je croyais, dit celui-ci à voix basse, que c'était bon pour Dosia de taquiner méchamment les pauvres mortels...

Il toisa pour s'éclaircir le gosier, mais sans y réussir. La princesse baissa la tête. Pierre continua de la même voix enrouée :

— Je ne sais pas pourquoi vous parlez ainsi, je ne l'ai pas mérité. Il me semble que je n'ai pu faire croire à personne que j'aime Dosia...

— Pour cela, non !... dit la princesse en éclatant de rire. Son rire, nerveux et forcé, s'éteignit soudain. Pierre avait gardé son sérieux ; le gland d'or tintait toujours sur le fourreau d'acier.

— Je ne me marierai pas, continua-t-il, parce que je considère un mariage sans amour comme la faute la plus grave que puisse commettre un homme envers lui-même...

— Vous êtes sévère, essaya de dire la princesse. Mais elle ne sentit pas le courage de plaisanter et se tut.

— La plus grave et la plus sottise, puisque le châtiment la suit aussitôt et à coup sûr.

— Mais, reprit Sophie en rougissant, vous vous croyez donc pour la vie à l'abri des traits du petit dieu malin ? Pierre se leva.

— La femme que j'aime, dit-il, est de celles que je ne puis prétendre à épouser ; pourtant, son image me préservera à jamais d'une erreur ou d'une faute. J'aime mieux vivre seul que de profaner ailleurs le cœur que je lui ai donné sans réserve... et sans espoir.

Pierre s'inclina très-bas devant la princesse interdite, ses éperons sonnèrent, et il fit un pas vers la porte.

Sophie hésita un instant, puis se leva. D'un geste royal, elle tendit la main au jeune homme.

— Celui qui pense ainsi, dit-elle, peut se méprendre sur la profondeur, sur l'éternité du sentiment qui l'occupe...

Pierre fit un mouvement ; elle continua sans se troubler :

— Mais s'il ne se trompe pas, s'il a vraiment donné son âme sans réserve et sans espoir, il n'est pas de femme au monde qui ne doive être fière et reconnaissante d'un si beau dévouement.

Mourief la regardait, stupéfait, ébloui...

— Vous êtes bien jeune pour parler d'éternité, dit-elle avec un demi-sourire qui éclaira comme un rayon de soleil son beau visage sérieux. Mais si les épreuves de la vie ne vous rebutent pas, si vous êtes vraiment ce que vous paraissez être, vous pouvez aspirer à toutes les femmes.

Elle avait retiré sa main ; elle lui fit une inclination de la tête et passa dans son appartement.

Pierre se trouva sur le quai de la cour sans savoir comment il était sorti ; il marchait devant lui, refusant de comprendre, ne voulant pas croire à son souvenir.

— C'est impossible, se disait-il... elle n'est pas coquette... et pourtant ! Mais alors, elle me permettrait ?...

Le lendemain soir, Mourief courut chez Sophie. Pourrait-il lui parler en particulier ? Obtiendrait-il une réponse plus nette, un espoir plus positif ?

O douleur ! ô désappointement ! Il trouva chez la princesse une société joyeuse et très variée.

En même temps que lui entra un "tapeur" aveugle, conduit par un valet de pied.

Platon vint à lui dans l'antichambre.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit Mourief peu satisfait.

— C'est l'anniversaire de la naissance de ta cousine, répondit Sourif ; je croyais que tu venais lui faire tes compliments.

— Mais pas du tout ! s'écria Pierre. Je n'y pensais pas... Co n'est pas pour cela que je venais...

— Et pourquoi venais-tu donc ? demanda Platon d'un air amusé qui fit rougir le lieutenant.

— Je venais... je venais faire une visite. Vous allez danser ?

— Mais oui, ne t'en déplaie !

— Eh bien ! je vais chercher un bouquet... Je ne peux pas arriver les mains vides.

La tête fine de Dosia parut entre les deux battants de la porte, et ses yeux brillants de malice se fixèrent sur le visage déconfit de Mourief, qui remettait son manteau.

— Mon cousin a oublié mon anniversaire, dit-elle, et il va me chercher des bonbons. Apportez-moi des marrons glacés ; je les préfère.

Elle disparut avec son petit rire. Platon souriait.

— Te voilà prévenu, fit-il.

— Des marrons glacés ? Elle, le fait exprès ! Je suis sûr qu'il n'y en aura plus... à neuf heures du soir ! Il va falloir les commander, je ne les aurai pas avant minuit !

L'infortuné disparut. Au bout de vingt minutes il entra triomphalement, portant des marrons glacés et un gros bouquet destiné à lui faire pardonner son inconcevable négligence.

— Merci, mon cousin, lui dit Dosia en recevant son offrande avec beaucoup de grâce. Vous me gâtez. Mais tout le monde me gâte ici ; on a trouvé que ça me rend meilleure. Tout le contraire des autres, n'est-ce pas ?

Pierre surpris de sa douceur, ne savait que répondre.

— Vous m'aviez oubliée, hein ? Vous avez la tête... et l'esprit ailleurs, ajouta la fine mouche. Je me suis aperçue que vous étiez fort préoccupé depuis quelque temps.

— Vous avez fait cette remarque ? grommela Pierre, qui eut bonne envie de la battre.

— Oui... mais je l'ai gardée pour moi, soyez tranquille. Et même j'ai promis à ma chère Sophie que je ne vous taquinerai plus.

— Je ne saurais assez reconnaître cette générosité dit Pierre en s'inclinant.

— Oh ! fit la malicieuse en hochant la tête, ce n'est pas pour vous... Elle ne m'en a rien dit ; mais j'ai remarqué que lorsque je vous taquine, cela lui fait de la peine.

Pierre reçut en plein visage le regard à la fois malicieux, triomphant et amical, des yeux de Dosia, — ces yeux uniques, qui disaient toujours cent choses à la fois. Mais il n'eut pas le temps de la remercier, elle était déjà loin.

On dansait, comme on ne danse qu'à Pétersbourg, avec un entrain, un acharnement qui fait oublier le reste du monde. La politique et l'équilibre européen sont bien peu de chose quand on a vingt ans et un bon tapeur.

— Vers minuit la princesse fit servir à souper, c'était la première fois qu'on dansait chez elle, — et probablement la dernière, disait-elle en souriant ; mais Dosia méritait bien une petite sauterie spéciale en l'honneur de ses dix-huit ans.

— Oui, mesdames et messieurs, dit Dosia assise au milieu de la table du souper, j'ai dix-huit ans ! Il n'y paraît guère, j'en conviens, mais enfin j'ai dix-huit ans tout de même, et je suis devenue si sage que la princesse Sophie a pensé un instant à me mettre sous verre dans un cadre doré, au milieu du salon comme un modèle permanent destiné à apprendre aux jeunes filles incorrigibles qu'il ne faut jamais désespérer de rien. J'ai pris la résolution de me consacrer désormais au bien...

Des applaudissements discrets, de bonne compagnie,